

Jacques Jouet

Mon bel autocar

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

La mère n'en racontera pas la fin à sa fille.

Si d'aventure je devais décider, parmi la quantité de propositions du monde lisible, ou plus précisément de celles qui relèvent de la signalisation, laquelle est primable à l'aune de la contre-logique et du désarçonnant, il se trouve que je ne serais pas en peine.

Il n'est pas rare que sur les routes, quelle qu'en soit la catégorie, les services compétents aient planté en bonne place certain triangle pictographique



indiquant le passage de cerfs excités en pleine course, qu'il faudrait se garder d'emboutir, et bien

qu'à ces endroits-là un automobiliste moyen n'en voie, comme chacun sait, à peu près jamais l'ombre d'un.

D'un autre côté, je ne connais pas de pancarte

DÉFENSE DE DÉPOSER DES ORDURES

qui n'ait l'air de vouloir compenser l'absence de pictogramme par l'inévitable réalité, à son pied, d'un tas de cochonneries, déchets alimentaires ou mécaniques, gravats et imprimés qui ont cessé d'avoir un sens, sorte de provocation analphabétique contre l'interdit par trop abstrait ou trop arbitraire quant aux signes.

Pour moi, si j'ai annoncé sur la couverture de mon livre quelque chose qui ne sera pas dans le livre, ç'aura été mon nom – et pas seulement lui, mais encore le possessif collant au véhicule –, comme si je n'avais pas médité Pascal :

Certains auteurs, parlant de leurs ouvrages, disent : « Mon livre, mon commentaire, mon histoire, etc. » Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, et toujours un « chez moi » à la bouche. Ils feraient mieux de dire : « Notre livre, notre commentaire, notre

*histoire, etc. », vu que d'ordinaire, il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur*¹.

Mais au contraire, sur cette couverture, que n'ai-je pas annoncé qui sera peut-être dans les pages? Ceci est ma première question. Et tout lecteur, déjà, de refermer le livre, qui n'aura vu là que des précautions. Tant pis. Ce n'est pas encore avec ce volume-là que je dépasserai mon à-valoir et mon lot de cinq cents lecteurs.

Ainsi, je n'ai mis « roman » qu'à regret, et quoique ce nom de genre, on ne l'indique pas depuis si longtemps que ça au fronton, j'ai la naïveté d'être fier de ma dénégation. Il y a à cela une raison simple : que pour la narration je cherche une autre forme. Le romanesque y est l'objet d'une conquête dans laquelle un lecteur serait enrôlé, mais préalablement convié à quelques pages d'endurance, exposés d'histoire et de stratégie.

Qui n'aimera glisser vers le récit d'imagination? N'y pas être encore (le temps de la file d'attente, naguère des actualités et du documentaire, au cinéma), puis s'y trouver plongé. Y êtes-vous? – Si je n'y suis, qu'on veuille m'y mettre. Si j'y suis trop, qu'on vienne m'y joindre pour partager ou m'en sortir.

1. Blaise Pascal, *Pensées*, texte de l'édition Brunschvicg, n° 43.

On ne cherche pas la fiction, mais la recherche de la fiction. Quand la fiction trop est maîtresse, ce n'est plus que brutalité. La fiction continue ennuit. Mieux la traque, et non le lièvre.

Ils ne savent pas que ce n'est que la chasse, et non pas la prise, qu'il recherchent ¹.

L'histoire, ici, empruntera des voies d'apparence capricieuse. Elle suivra les modifications du paysage et des saisons. À bien y regarder, elle suivra rigoureusement les chemins logiques qu'à cette page elle veut encore ignorer ou cacher.

À quoi rêvent les cantonniers de la République, penchés sur leurs outils? Ils rêvent de la rêverie. À quoi d'autre les contrôleurs et les mécaniciens? À quoi, les chauffeurs d'autocar? Les chauffeurs d'autocar – et leurs passagers – rêvent d'un autocar ou de tout autre chose que les qualités de l'engin autorisent. Et s'ils rêvent d'un toujours plus bel autocar, c'est à compter du moins d'un exemple particulier, et plus précisément du plus proche, le leur, ou rêvent-ils encore d'à qui appartiennent les récoltes qu'on aperçoit de ses fenêtres.

1. Pascal, *ibid.*, n° 139.

Mon bel autocar est dans son garage, à Châtillon, un garage tout juste à ses dimensions. Il n'y a pas la place pour deux comme lui. Il est à l'abri. Il ne dort pas sur le flanc.

Le chauffeur de ce bel autocar est couché, non loin de là, dans une chambre d'hôtel. L'hôtel du Levant n'a que six chambres et chacune est modeste. Sur le papier peint, se répète un attelage de chevaux blancs. Une ampoule au plafond, dans un globe; un petit néon au chevet. L'homme occupe la moitié gauche d'un lit de 140. La moitié droite est restée vide et réservée à une absente. Il dort en pyjama, un bras devant les yeux, le nez coincé dans le pli du bras. Il déglutit souvent, comme si, la bouche pâteuse, il souffrait de la soif.

Un réveil électronique, sur la table de nuit, sonne à six heures, puisqu'il a été de la sorte programmé. À son tour, quelques secondes plus tard, l'église toute proche sonne six longs coups. Pourquoi la mairie ne sonne-t-elle pas ?

Le chauffeur se nomme et prénomme Basile, vingt-cinq ans dans la carrière. Il n'habite pas à Châtillon, mais dans un village étiré, 80 km plus bas, sur le bord de la nationale. Chaque fois qu'il passe en vue de son pavillon standard, il klaxonne, façon de saluer sa femme, leur fille, le chat, ses nains.

Basile a dormi à Châtillon, aux frais de la Compagnie, comme à chaque fois qu'il y est

arrivé tard et qu'il doit repartir aux aurores. Retourner chez soi ferait trop de kilomètres à la suite, à la limite de l'imprudance, pour une rentabilité nulle. Quand le travail est rare, il faut ce qu'il faut.

Ces nuits-là, Basile continue de conduire en dormant. Au matin, dès le réveil, il se dirige courageusement vers le cabinet de toilette. Il garde les yeux fermés le plus longtemps possible. Ce que Basile lave : tout. Basile ouvre les yeux. Il se rase et se brosse les dents, va, s'apprête. Douché, il reconnaît son visage dans le miroir. Il reconnaît son nom, puis celui de sa femme : Odile. Il s'habille, jusqu'à la blouse. Il enveloppe le réveil dans le pyjama plié, puis il range le tout dans un petit sac de voyage.

Entre l'hôtel et le garage, à peine deux cents mètres qu'il faut franchir à pied, Basile ne voit rien de Châtillon, du petit millier d'habitants, altitude 900 m, ruine d'une commanderie de Templiers, camping-caravaning deuxième catégorie... Il anticipe les gestes qu'il doit effectuer avant le départ, sa routine.

Basile bichonne le bel autocar avant le départ. Hier, il a plu, et les travaux d'élargissement de la route nationale font de la boue. Il manquait les triangles de signalisation porteurs de l'inscription BOUE, en toutes lettres parce qu'il n'existe pas de pictogramme pour dire boue.

Mon bel autocar a deux ans et demi. C'est une bonne machine, que Basile a lui-même domptée. C'est un VH 300 à empattement normal, 49 sièges non réglables + celui du chauffeur (les 9 strapon-tins ont été démontés), 6 cylindres en ligne, une porte passagers, une porte de dégagement latérale, soute à bagages dans les flancs. La direction est à servocommande hydraulique.

Mon bel autocar est bleu lavande, avec des bandes blanches. Ses rideaux pare-soleil sont du même bleu, pâli. Les matins d'hiver, ses gaz d'échappement peuvent être bleus.

Toutes proportions gardées, le chauffeur est plus âgé que sa machine. Il n'est qu'à huit ans de la retraite, et ses visites médicales de plus en plus rapprochées donnent toujours de bons résultats : contrôles du cœur et des réflexes, de la vue et de l'ouïe.

Quand Basile, matinal, est fin prêt à toutes les éventualités de son métier, il s'occupe de sa machine. Dans le garage, le seau est à sa place sous un robinet, les chiffons à la leur et le papier essuie-tout, le tuyau d'arrosage qui se fixe au manche métallique et creux d'un balai... Ce que Basile nettoie de l'autocar : le pare-brise, les phares, les feux arrière, les rétroviseurs, la poignée du coffre latéral, la porte du coffre latéral, les vitres des passagers. Ce que Basile astique : le volant. Ce que Basile change, de temps en temps : les têtes.

Les pneus sont vérifiés régulièrement – la pression et l'usure –, les freins... Basile fait son travail avec ce qu'il faut de sérieux. Il ne disserte pas sur son rôle de lien entre les citoyens. Il ne parle pas de ce qu'il ignore.

Chauffeur, pas plus haut que les pédales !

Dans un premier temps, en commençant à m'occuper de Basile et du bel autocar, je perdais confiance ne sachant au juste à quoi les faire rêver, comme si je n'avais pas médité Perrault : ne pas aller, malgré les apparences, du conte vers la moralité, pas davantage et souterrainement, de la moralité vers le conte, mais progresser de la réflexion ostensible vers l'histoire inventée, et sans qu'il soit question de soutenir autre chose que cette provocation : le conte est particulier, il n'a rien à illustrer de général, rien à figurer d'autre qu'un possible du monde.

Le conte, le monde...

Quand on parle du loup, on en voit la queue... Cette fois, la langue affirme ses pouvoirs de faire sortir quelque chose du chaperon, affirme sa maîtrise à faire sortir du chaperon ce que la convention y avait introduit, augmenté de la chaleur du sens et de son mordant, s'il s'agit de littérature. Ne jamais oublier pourtant que, dans certains hôtels doués d'esprit de contradiction, l'eau n'arrive bouillante que si l'on ouvre le robinet

bleu, couleur froide. Ne jamais oublier que, dans l'appartement du lecteur qui lui a demandé d'entrer, l'auteur croit se saisir de tous les pouvoirs (parmi lesquels celui de faire appel au client pour un petit coup de main complice, non déductible du prix de la visite et de celui du mince volume qu'il lui laisse), mais que dans la majorité des cas il s'abuse.

Si la patte du loup doit être un peu blanchie et, peu ou prou, l'auditeur roulé dans la farine, de même que fait semblant de s'y mourir le Chat botté pour attraper les souris, c'est qu'un peu plus avant, justement, on aura regardé à Perrault, lu et relu *Le Maître Chat*, tourné sept fois dans sa bouche le bonheur d'une formule :

Voilà, sire, un lapin de garenne...

Le Chat botté n'est pas un chat, ou bien il aurait quatre bottes. Le Chat botté est l'auteur d'une péripétie qui peut faire consacrer sa vie à donner sa langue au chat de la narration.

Résumons.

Les temps sont durs et la scène est au moulin dans la campagne pauvre. Meurt le meunier en laissant trois enfants. L'aîné et le cadet vont pouvoir s'associer, qui héritent des moyens de production et d'échange, le moulin, l'âne. Mais le plus mal loti des trois héritiers, le plus jeune, a faim tous les

jours que dieu fait. Comme à chaque jour ne suffit pas sa peine, il se souvient de la faim cuisante de la veille ; il a faim, encore, pour le lendemain, et pour le surlendemain, jusqu'à perpétuité. On saura que bien lui prend de renoncer à manger et tanner sa fortune de chat, mais reste la faim. Le Maître Chat part en chasse avec un sac à son cou et des bottes à ses pieds. Il prend au piège un lapin.

... tirant aussitôt les cordons, le prit et le tua sans miséricorde.

Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le roi et demanda à lui parler. On le fit monter à l'appartement de Sa Majesté où, étant entré, il fit une grande révérence au roi et lui dit :

– Voilà, sire, un lapin de garenne [...]

Le Maître Chat détourne à ce point la logique « naturelle » du récit (le futur Carabas a faim... le garenne devrait être pour lui en urgence) que les tripatouillages nombreux du conte, dont trop de plunitifs et d'éditeurs se sont rendus coupables, se hâtent de modifier, à cet endroit précis, la lettre du texte de Perrault. Parmi les arrangeurs, beaucoup tendent à remplir les vides ménagés par le travail de l'ellipse :

Vous pensez, sans aucun doute, que le chat va s'empresse de courir chez son maître et de lui rapporter

sa capture. Et là, vous vous trompez complètement. Notre chasseur avait d'autres projets et ce n'est pas vers la pauvre hutte de son maître qu'il se dirigea.

(*Le Chat botté*, d'après Perrault,
éd. Hemma, Paris, 1956.)

Et deuxième exemple parmi d'autres déformations consternantes :

– Je vais faire un tour dans ce bois. Attends-moi, mon maître.

Quand le chat revient, quelques instants plus tard :

– Regarde, maître. J'ai capturé un superbe lièvre.

– Que va-t-on en faire ? Le manger ?

– Que non, mon maître. Je vais, de ce pas, le porter au roi.

(*Le Chat botté*, livre-disque, Touret, 1977.)

Et troisième exemple, où l'on prend soin d'établir que le roi est d'abord une fine gueule :

Il remit le sac sur son dos, et le dirigea vers le château royal, car il avait entendu dire que le roi aimait beaucoup la terrine de lapin.

(*Le Chat botté*, éd. Fernand Nathan, Paris, 1974,
images et texte de Jacques Galan.)

Il s'agit d'épargner au lecteur – et qu'il soit jeune n'excuse rien – cette marche tournante et

tenue pour trop haute où le récit, pourtant, connaît une accélération surprise qui est un coup de maître au sein d'un chef-d'œuvre. On a déjà cette ruse narrative dans *Les Facécieuses Nuits* du conteur Italien Straparola où se trouve un ur-Chat botté¹, mais elle y est plus diluée dans l'ensemble. Au contraire, Perrault a le trait imparable et net. Voilà de quoi est maître le Maître Charles : de l'insinuation, de la détente, de la patience et du rythme.

Car cette subtile déstabilisation du lecteur et de ses coutumes paresseuses, je ne peux pas ne pas y voir l'un des secrets de la beauté du conte, Perrault rejoignant ici Pascal : mieux le piège et la stratégie que le garenne, dont la valeur d'usage est nulle (même s'il advient que le roi le mange en terrine, lui pour qui vraisemblablement ce n'est pas un luxe ou mets rare), mais qui atteste, de chasseur à chasseur, la parité des privilèges et met sur les bons rails la future naissance nobiliaire, le surclassement du personnage qui est l'un des sujets du conte.

Le misérable héritier benjamin, vous et moi, c'est-à-dire nous, qui n'a pas même un nom chrétien, se dénudera pour entrer dans le lit de la rivière

1. Il s'agit de la Fable première, que raconte Fleurdiane à la Onzième Nuit : *Les Facecieuses Nuits* du Seigneur Jean François Straparole, à Paris, 1556, tome II, traduit d'italien en français par Pierre Delarivey, Champenois.

sur le conseil de son jean-baptiste de chat. Sitôt sorti de ces fonts, il devient de Carabas en grim-pant dans le carrosse, autrement rhabillé, ramasse en route les fruits et céréales d'un chantage à répé-tition, de la bouche du grand nombre se refusant à devenir pâté.

Dans ses *Mémoires de ma vie*, Charles Perrault se vante d'avoir été de ceux qui ont convaincu les messieurs de Port-Royal de la nécessité où ils étaient de s'adresser directement au public, par-dessus la Sorbonne, afin de le tenir informé de leur dispute janséno-jésuitique. De ce conseil, s'ensuivit la « Première Lettre écrite à un Provincial par un de ses amis », qui serait suivie de dix-sept autres, œuvre d'un Pascal avançant masqué. Sautant sept lieues d'une enjambée – et Pascal cette fois rattrapant Perrault – cela me mène à confronter sur mon chantier, à mélanger pour mon mortier, les carrosses à cinq sols et le char à bancs.

Ici, Blaise Pascal, en compagnie de son ami d'enfance Artus de Roannez et de quelques autres, conçoit le projet démocratique d'un omnibus parisien, tandis qu'il avait, comme tout le monde, l'expérience des coches, autocars du Grand Siècle, coches d'eau et coches de la campagne entre Clermont et Paris, Pascal à jamais incapable de renoncer à sa part d'invention, dans l'espace immense mais circonscrit où il se permet de contre-

dire l'autorité : d'Aristote et des Prophètes, il fait deux poids deux mesures, Pascal si incomparable quand il trouve et fulgure et forge ses phrases témoins, dont un si grand nombre sont passées dans la langue (il y a des lieux où il faut appeler Pascal Pascal, et d'autres où il le faut appeler grand frappeur de formules), et tant qu'il ne sait finir l'*Apologie* pris sous la pesanteur de ses raisonnements spécieux. L'inachèvement chez Pascal n'est peut-être pas aussi involontaire que je l'aurai cru d'abord, pascal, en physique nom commun d'une unité de pression, mieux que l'adjectif qui s'attache à l'agneau de dieu, ce Pascal pour tous, donc, favorisant la circulation des personnes sans, théoriquement, considérer le rang (l'*omnibus* c'est la voiture *pour tous*, du roi jusqu'au pauvre benjamin de meunier?), mais le privilège royal exclut « les soldats, pages, laquais et autres gens de livrée ou d'uniforme, de même que les manœuvres et gens de bras », exclusion de droit que les cinq sols accomplissaient de fait déjà. Il est clairement stipulé dans les *Lettres patentes* que chaque passager paiera sa place à prix fixe, cinq sols et jamais davantage, que la voiture soit pleine ou presque vide. Et le 21 mars 1662, Mme Périer, sœur de Blaise Pascal, peut écrire à Arnauld de Pomponne pour lui raconter le succès des Carrosses : « La chose a reussy si heureusement que des la première matinée il y eust quantité de carrosses pleins et il y alla mesme plusieurs femmes (...). »